

Recherches sociographiques



Martha RADICE, *Feeling comfortable? Les Anglo-Montréalais et leur ville*

Michael R. Smith

Volume 42, numéro 3, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057487ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057487ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Smith, M. R. (2001). Compte rendu de [Martha RADICE, *Feeling comfortable? Les Anglo-Montréalais et leur ville*]. *Recherches sociographiques*, 42(3), 621–623.
<https://doi.org/10.7202/057487ar>

Claude GÉLINAS, *La Gestion de l'étranger. Les Atikamekw et la présence eurocanadienne en Haute-Mauricie, 1760-1870*, Sillery, Septentrion, 2000, 378 p.

Voici une ethnohistoire finement ciselée des Atikamekw de la Haute-Mauricie. Félicitons l'auteur d'avoir situé les circonstances de la traite des fourrures et de nous mettre ainsi dans l'ambiance de l'histoire des Atikamekw entre 1760 et 1870. Au cours de ces 110 années, ce peuple de seulement 180 personnes habitait une zone d'environ 31 500 km²; aujourd'hui, ils sont environ 5 000 dans trois réserves d'une superficie totale de 49,8 km². L'auteur fait l'histoire de l'époque antérieure, où les Atikamekw contrôlaient encore largement leur mode de vie. Son thème central est la traite des fourrures et l'influence de celle-ci dans leur vie. Gélinas l'aborde dans la perspective de l'acculturation qu'il réhabilite comme modèle théorique. Cependant, plutôt que d'utiliser ce concept de façon usuelle comme processus qui dépouille la société indigène de certains de ses éléments, il y voit une force permettant aux Atikamekw d'apporter une contribution significative aux changements de leur société notamment par la manière de faire la traite, par l'acquisition de produits des manufactures européennes et par l'intégration d'éléments du christianisme.

On ne sait pas grand-chose de certain sur l'histoire antérieure à l'apparition, au début du XIX^e siècle, des rapports plus détaillés et cohérents de la Compagnie de la Baie d'Hudson sur le commerce des fourrures. Les Atikamekw dont parlait un jésuite en 1651 étaient-ils les mêmes que les Têtes de Boule, dénomination donnée à la population de cette région de la fin du XVII^e siècle jusqu'à présent ? Est-ce que les populations se sont déplacées ou leur nom a-t-il changé ? Plutôt que de spéculer sur l'histoire de cette région mal connue aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'auteur entame ses recherches au moment de l'entrée en scène des marchands de fourrures anglais dont les rapports immortaliseront cette région.

Les Atikamekw sont un peuple de chasseurs subarctiques vivant principalement de gros gibier comme l'orignal et le caribou et y ajoutant le castor et nombre de petits animaux sans oublier le poisson. L'auteur affirme que les Atikamekw ont incorporé facilement et sans heurts la traite des peaux de castor dans leur régime de chasse et de trappage. Son analyse concerne deux périodes, entre 1760 et 1831, et ensuite jusqu'en 1870. Comme sa recherche théorique adopte la perspective de l'acculturation, ces deux périodes se distinguent principalement par leurs activités commerciales. La première est celle des premiers postes de traite et d'une compétition féroce entre la Compagnie de la Baie d'Hudson et la Compagnie du Nord-Ouest, tandis que la seconde est celle d'un quasi-monopole et de l'arrivée des missionnaires. Les chapitres du livre suivent cet ordre. Pendant la première période, selon Gélinas, les Atikamekw ont modifié de façon substantielle leur mode de vie pour inclure le trappage des animaux à fourrure, et surtout du castor durant l'été. Leur organisation sociale, incorporait, selon lui encore, les principes algonquins très répandus de flexibilité dans la dimension et la mobilité avec le groupe de chasse hivernal comme pierre angulaire de leur organisation sociale. Les liens de parenté et de voisinage reliaient ces groupes de chasse à d'autres pour former un ensemble social plus vaste que Gélinas appelle des « bandes conjoncturelles ». Il s'agissait d'un regroupement social comprenant les membres des plus ou moins huit bandes de chasse qui se réunissaient l'été au même

poste plutôt que d'une unité sociale formellement organisée et reconnue. L'auteur remarque des changements au cours de la seconde période. Sous l'angle de l'organisation sociale, la bande est désormais « structurée », c'est une entité sociopolitique plus formelle avec des chefs reconnus, mais qui se définit encore par son activité commerciale dans un même poste. Dans cette première période, Gélinas distingue deux bandes, les Weymontachie et les Obedjiwan-Kikendatch en fonction de différences de localisation et de dialecte. Le groupe de chasse restait néanmoins l'unité socioéconomique la plus significative des Atikamekw. Ces différences frappent davantage Gélinas dans les pratiques économiques de la seconde période. La chasse à l'original connaît alors un déclin, entraînant une modification dans les stratégies du trappage. L'original avait été la nourriture de base de ces populations et freinait leur consommation de biens achetés aux commerçants. Devant la baisse du nombre d'originaux, les Atikamekw choisirent d'intensifier le trappage pour pouvoir acheter des produits de sorte que ce trappage devint leur « mode de vie ». Le christianisme est alors aussi un indicateur important d'acculturation, même si cette seconde période reste dominée par les pratiques religieuses traditionnelles reliées à la vie en forêt. Dans l'ensemble, Gélinas constate que les Atikamekw conservaient leur identité ethnique, n'apprenant ni l'anglais ni le français. Un épilogue explique brièvement les changements survenus dans le siècle suivant.

Gélinas souligne à plusieurs reprises que ses conclusions sur la façon dont les Atikamekw s'engagent dans la traite des fourrures et la développent rejoignent celles d'autres ethnohistoriens ayant mené des recherches comparables ailleurs dans la région subarctique. Ces autres études remontent cependant à vingt ou vingt-cinq ans, de sorte qu'il est intéressant de constater que malgré les nouvelles perspectives théoriques des anthropologues et des historiens, l'étude de Gélinas arrive à des conclusions similaires. Notons cependant quelques différences. Gélinas précise très clairement dès le départ que son étude est celle d'un homme peu familier avec le langage et la culture des Atikamekw et qu'elle ne repose pas sur des entrevues avec eux. C'est l'étude d'un non-Algonquin utilisant des textes non algonquins et qui doit conséquemment servir à des recherches ultérieures. Il aborde aussi un autre sujet, celui des femmes atikamekw. Ses efforts visant à intégrer dans son étude ces femmes, si souvent absentes des études ethnohistoriques, aboutissent hélas à reconnaître leur faible participation car les archives de la traite des fourrures ne les mentionnent pratiquement pas.

La principale contribution de Gélinas à notre connaissance de cette région et de l'ethnohistoire est sa construction d'une histoire des relations entre Atikamekw et Eurocanadiens dans une région extrêmement pauvre en documentation. Les quelques postes qu'y possédait la Compagnie de la Baie d'Hudson n'étaient pas très actifs. Le gouverneur Simpson suggérait même en 1847 qu'elle les maintenait ouverts pour protéger le district de la rivière Rupert plus au nord contre les trappeurs (abénakis) et les commerçants du sud (p. 180). De ce fait, les documents et la correspondance rattachés à cette région sont bien moins instructifs que ceux des autres régions contrôlées par la Compagnie de la Baie d'Hudson. La plupart des chercheurs auraient renoncé à cette étude après avoir inventorié la documentation disponible et constaté son manque de détail. Gélinas qui a persévéré et fait preuve d'innovation en décortiquant les informations. Il a dépouillé les livres comptables

de la Compagnie, en a tiré une analyse statistique (62 tableaux) sur la vie des Atikamekw depuis leurs stratégies de chasse saisonnière jusqu'à leurs priorités d'achat de biens manufacturés dans le mois de leur visite au poste et même pendant les deux mois d'avril et d'octobre où leurs femmes étaient susceptibles d'accoucher. Il les discute aussi en cherchant à les expliquer si possible, comme dans le cas des mois d'accouchement préférés. Ces données statistiques lui permettent aussi d'illustrer les changements intervenus dans la subsistance et le commerce au cours des deux périodes étudiées. Ses interprétations, toujours bien élaborées, présentent diverses alternatives et l'explication de ses choix. Le recours aux données des livres comptables a cependant l'inconvénient de priver l'étude de la perception des individus en tant qu'agents de la société atikamekw. Vu la rareté des comptes rendus descriptifs rédigés dans ces livres par les gestionnaires de la Compagnie, nous n'apprenons pas grand-chose sur la personnalité et le caractère des Atikamekw – leurs colères, leurs intérêts et leurs activités au poste. Un autre point fort de l'étude de Gélinas est sa connaissance de la littérature ethnohistorique de la région subarctique, dont il se sert pour démontrer que les Atikamekw partageaient un style de vie commun avec d'autres Algonquins engagés comme eux dans la traite des fourrures. C'est ainsi que nous apprenons, de manière comparative, quels étaient leurs territoires de chasse, comment ils utilisaient le système de crédit, quelle était leur organisation sociale, pour ne citer que quelques exemples.

Malgré l'excellence de son étude, Gélinas aurait pu développer trois aspects. Le premier concerne ses sources et l'explication du genre d'informations disponibles dans chaque poste. Comme des études sur la traite des fourrures basées sur les archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson sont menées depuis environ trente ans, on connaît bien la classification des dossiers. C'est ainsi que Gélinas cite dans sa bibliographie les rapports (section e) de district du « Poste de Weymontachingue », mais il semble ne jamais s'y référer dans le texte. Ailleurs pourtant, ces rapports de district, rédigés en réponse à une série d'enquêtes instituées à Londres sur la vie des Autochtones entre 1820 et 1840, fourmillent de détails sur la vie dans les campagnes et sur les chasseurs individuels et leurs familles. Certes, les rapports de district du Poste de Weymontachie sont bien moins riches en informations, mais nous aurions aimé savoir ce qu'ils contiennent et pourquoi ils sont inutilisables. En outre, Gélinas ne décrit pas les rapports en question ; il n'y en a apparemment que cinq, mais nous ignorons quelles années ils couvrent, l'ampleur de leurs données ou le genre d'informations qu'ils contiennent. Puisque les Obedjiwan et les Kikendatch ne semblent pas avoir conservé de journaux de bord des postes de traite, nous voudrions savoir sous quelle forme et quand les rapports des Weymontachie parlent de ces postes. De plus, l'auteur ne donne pas les dates dans ses références. Il aurait été utile de disposer de l'année correspondant aux notes de référence, vu que les dates ne sont pas toujours évidentes dans le corps du texte. Quant aux efforts des missionnaires dont parle Gélinas, son analyse aurait mieux servi le lecteur s'il avait précisé le genre de documents laissés par ces missionnaires. En effet, il n'a pas utilisé que les registres paroissiaux ; certains de ces missionnaires ont publié des récits de leurs années auprès des populations de langue algonquine de cette région de sorte qu'on se serait attendu à trouver plus d'anecdotes dans la discussion de la vie des Atikamekw.

Bien que Gélinas offre aux lecteurs de bonnes données permettant la comparaison entre les Atikamekw et d'autres sociétés de chasseurs subarctiques, il semble vouloir rester à l'écart des débats agitant la littérature ethnohistorique. Par exemple, contrairement à l'opinion de plusieurs, selon lui la conquête d'un monopole par la Compagnie de la Baie d'Hudson n'a pas fragilisé la situation économique des Atikamekw ni entraîné chez eux une plus grande dépendance envers le poste. Il n'aborde pas cette question que d'autres trouveront bien discutable. La question des territoires de chasse des Algonquins du nord a fait l'objet de nombreux écrits ; c'est pourquoi le livre de Gélinas aurait pu apporter plus de nuances dans sa description de ces territoires chez les Atikamekw en les présentant non pas comme des droits exclusifs et en suggérant que la traite des fourrures aurait déclenché une tendance vers l'individualisme (p. 45). S'il a raison d'avancer que les territoires de chasse sont nés de la traite des fourrures, il aurait également pu rappeler aux lecteurs que les Atikamekw de l'époque de traite préeuropéenne dépendaient moins que leurs voisins du castor pour leur subsistance. Leur dépendance envers le gros gibier aurait pu exclure tout besoin de territoires de chasse jusqu'à ce que le castor ne devienne important.

La discussion relative à la conversion au christianisme, qui reste une question épineuse jamais résolue, aurait pu améliorer notre connaissance en recourant à une littérature plus large sur l'expérience amérindienne du Canada que celle que nous présente l'auteur. En terminant, j'aimerais suggérer que ce qui différencie l'étude des Atikamekw de la plupart des autres études de la traite des fourrures, est la proximité beaucoup plus grande de leur territoire par rapport aux colonies pionnières. Les Atikamekw se sont déplacés vers la région du St-Laurent tout au long de la période couverte par l'étude, et au milieu du XIX^e siècle on en trouvait un certain nombre autour de Trois-Rivières où s'est développée une population métisse. De même, l'industrie forestière s'activait à la périphérie de leur territoire dès 1820. En élargissant le champ de sa recherche pour englober Trois-Rivières et en se concentrant davantage sur la documentation de cette région, comme les rapports de compagnie et ceux du gouvernement, Gélinas aurait pu réaliser une étude unique sur la façon dont les chasseurs autochtones ont été capables d'utiliser à la fois la forêt et les zones frontières.

Ces critiques et suggestions ne diminuent pas la grande valeur de cet ouvrage d'ethnohistoire pour les historiens, les anthropologues et, avant tout, les Atikamekw ; l'auteur souhaite en effet que son livre aidera ces derniers à fixer les orientations qu'ils veulent prendre.

Toby MORANTZ

*Département d'anthropologie,
Université McGill.*